

François et Françoisa Tortillard
Avec le concours d'Edith Gignoux

Le livre de leurs Noces d'Or :
7 mai 1956 - 7 mai 2006

Valse d'amour



Editions Scripta

François et Françoise Tortillard
Avec le concours d'Edith Gignoux

Le livre de leurs Noces d'Or :
7 mai 1956 - 7 mai 2006

Valse d'amour



Editions Scripta

François et Françoisa Tortillard
Avec le concours d'Edith Gignoux

Le livre de leurs Noces d'Or :
7 mai 1956 – 7 mai 2006

Valse d'amour

**Un ouvrage offert
par le président du CCAS,
Alain Bénard,
maire de Saint-Paul**

Editions Scripta

Il suffit de les observer pour le deviner : cinquante années de mariage n'ont en rien émoussé l'amour que se portent François et Françaiza Tortillard. Lorsque Françaiza parle, François, entre deux coups d'œil à son journal, lui prête un regard empreint de tendresse. Et quand François prend la parole, Françaiza s'intéresse à son récit, ne cesse de le relancer, de le titiller pour qu'il précise une anecdote ou calme son débit.

Complices, pleins d'attentions mutuelles, François et Françaiza ne taisent pas leur fierté de pouvoir bientôt célébrer leurs Noces d'Or. "*Mon mari, je l'aime de plus en plus*", confie Françaiza.

Nous avons vieilli, mais notre amour, lui, n'a pas vieilli." Plus pudique, François se contente d'opiner de la tête.

Leurs cinquante ans de vie commune, ils sont enchantés de pouvoir les relater dans un livre. Un ouvrage qui racontera les hauts et les bas d'une existence qu'ils ont bien remplie. *"Tout n'a pas été facile"*, remarquent-ils. Il leur a parfois fallu se supporter, avec patience, accepter des compromis et s'arranger avec les blessures qu'infligent les mauvais coups du sort.

C'est cependant un message d'espoir qu'ils désirent léguer à leurs descendants, pour leur affirmer qu'il est possible de tisser, en *"s'accrochant à son mariage"*, des liens capables de résister aux tem-

pêtes et aux orages. *"J'ai envie d'encourager mes enfants à essayer de surmonter leurs colères et leurs disputes de couple. Et je souhaite à chacune de mes filles de rencontrer un aussi bon mari que François le fût pour moi"*, souligne Françaiza.

François, lui, reste coi. Il avouera au cours de ces pages n'avoir pas toujours été à la hauteur, avoir par exemple trop bu. Mais il a su se corriger et Françaiza a su lui pardonner.

Tous deux n'ignorent pas que les couples d'aujourd'hui se disloquent plus facilement que ceux d'hier. Une de leurs petites-filles, Brigitte, s'est mariée après avoir vécu seize ans avec son compagnon, puis, a divorcé au bout de trois mois ! François et Françaiza en ont été très attristés. Mais

ils se gardent bien de juger cette histoire qui n'est pas la leur. Ils préfèrent se borner à vouloir le meilleur pour leurs dix enfants, leurs dix-sept petits-enfants et leur arrière petite-fille. Auxquels, espèrent-ils, s'ajouteront encore bien d'autres marmailles.

Préférant se projeter dans l'avenir plutôt que de se réfugier dans le passé, François et Françaiza tiennent à continuer à profiter de la vie. Remerciant Dieu pour tous ses bienfaits, ils se baladent dans toute l'île, voyagent et dansent autant qu'ils le peuvent. Et, parce que Françaiza rêve de découvrir Venise, sans doute iront-ils, pourquoi pas pour fêter leurs Noces d'Or, se promener en gondole. En amoureux.

I

François

Les années 30 à 40 à Saint-Denis

Enfance et cyclone

Aîné de trois enfants, François Tortillard naît le 27 mai 1932 à Saint-Denis. Il grandit dans le quartier de La Délivrance, dans le bas de la rivière. *"C'est là que j'ai été baptisé, puis que j'ai effectué ma première communion"*, relate-t-il avant de décrire cet endroit : *"boisé"*, encore peuplé de *"chokas"*.

Son père, décédé en 1954, est menuisier charpentier. Il l'initiera d'ailleurs à son art. *"Il m'a montré comment travailler le bois, comment assembler du rotin avec des lanières de cuir pour fabriquer des chaises, comment ajuster les bar-*

*reaux de leurs dossiers, comment les rembourrer...
Mais, avec le temps, j'ai perdu le coup."*

Quant à sa mère, morte en 1981, il se rappelle l'avoir vue bonne dans une maison de gens aisés durant la guerre. Alors que François est encore un marmaille, il loge avec son frère, sa sœur et ses parents dans une petite case en paille. "À l'époque, il n'y avait rien, précise François. Nous ne possédions pas de chaussures et que très peu d'habits ; nous vivions parfois assez longtemps avec seulement une chemise déchirée ! Et nous ne mangions pas autant qu'aujourd'hui. Et puis, il ne faut pas croire que nous dormions sur des matelas ! Nous nous contentions d'une couche de gonis. Certains jours, il fallait batailler avec les puces et les punaises qui pullulaient à cause de la canne qui était

transformée en sucre à l'usine Cap-Bernard, située derrière la caserne. Mais, les gens étaient plus solidaires entre eux : par exemple, quand quelqu'un désirait agrandir sa case, toutes les personnes du quartier lui donnaient la main. De même, quand quelqu'un tuait un canard ou un cochon, il en offrait un peu à chacun de ses voisins."

Toute la rue s'entraidait et partageait les nouvelles, les peines et les joies. "Le Jour de l'An durait alors six à huit jours, souligne François. Chacun recevait à son tour et l'on faisait bombance chez les uns et les autres pendant toute une semaine !" Et puis, quand un habitant de La Délivrance programmait une fête le dimanche, il y invitait toutes les autres familles du quartier. "Il y avait un boug' qui apportait une guitare ou un

"Pathéphone" (un des premiers électrophones) et la fête pouvait commencer et s'éterniser jusqu'au petit matin !", se rappelle François. Qui se souvient, à ce propos, comment, régulièrement, pour un mariage ou un anniversaire, l'on "montait" une salle verte dans la cour de la famille qui célébrait cet événement. "Il fallait planter cinq ou six poteaux de bambou de manière à délimiter un espace. Par-dessus, on posait un toit fait de choka et de feuilles cocos. On ne construisait qu'un seul mur, celui de la façade d'entrée, en tressant des feuilles coco et en n'oubliant pas d'y ménager un grand rectangle vide, faisant office de porte, dont on décorait le pourtour avec des fleurs."

Encore tout marmaille, François apprend, au cours de ces fêtes, à danser, en *"imitant les vieux"*.

La danse occupera en fait une place importante dans sa vie : c'est grâce à elle, au cours d'un bal, qu'il rencontrera Françaiza. Aujourd'hui encore, François et Françaiza aiment tournoyer dans les bras l'un de l'autre au rythme des danses "montan", tels le quadrille et la valse, ou plus actuelles, comme le séga. Ils ont d'ailleurs transmis cette passion commune à plusieurs de leurs enfants.

Mais revenons dans les années 30. François poursuit son petit bonhomme de chemin à la Délivrance, en n'allant que très peu à l'école, faute de moyens. Alors qu'il est encore tout gamin, il assume déjà sa part de corvée : "*charroyer*" le bois ramassé dans la forêt et l'eau, puisée à une vingtaine de mètres, dans la rivière.

Issu d'une famille qui ne baigne pas dans l'opulence, il se débrouille cependant pour multiplier les petits bonheurs. Ainsi, se souvient-t-il de ses jeux d'enfants : la marelle, la corde à sauter et le foot, pieds nus, avec du papier journal roulé et emballé dans un chiffon en guise de ballon ! *"Tous les marmailles du quartier s'amusaient ensemble, jusqu'à dix-huit heures ou dix-huit heures trente. Ensuite, chacun rentrait chez soi."* Les parents veillaient à ce que leur progéniture ne traîne pas dehors une fois la nuit tombée !

Enfant, François aime aussi regarder le train passer. *"Ils convoyaient notamment la canne jusqu'à l'usine Cap-Bernard"*, se remémore-t-il. Parfois, il accompagne aussi sa mère à son travail et

sympathise avec les enfants des Zoreilles dont elle entretient la maison.

Au début des années quarante, François et sa famille, comme la plupart des Réunionnais, voient leur situation se dégrader : ils souffrent des effets de la guerre, qui complique l'approvisionnement en nourriture. *"On devait faire la queue pour gagner un peu de riz et de viande"*, détaille François. Et puis, l'heure de la victoire sonne enfin, le 8 mai 1945. *"Pour célébrer la fin du conflit, une grande fête a été organisée à Saint-Denis, avec un bal. Il régnait une belle ambiance !"*

La paix revenue, les jours recouvrent une tonalité moins sombre. En 1946, à l'âge de 14 ans, François entre dans la vie active : il est embauché

par la commune de Saint-Denis, en tant qu'homme à tout faire. Il nettoie la cour de la mairie ou des écoles, accomplit des petits travaux... pendant quatre ans.

Parallèlement, il accroît son indépendance. Désormais, il peut suivre ses camarades le samedi soir pour aller danser ou assister à une séance de cinéma. C'est justement alors qu'il regarde un film au Casino (rebaptisé aujourd'hui le Ritz), rue Juliette Dodu, qu'un cyclone est annoncé, s'approchant des rives réunionnaises. *"Quelqu'un est sorti du cinéma, puis y est revenu en s'exclamant : le cyclone arrive ! Je me suis dépêché de rentrer chez moi et là, une surprise m'attendait : notre case penchait, à cause du vent qui soufflait très fort ! On s'est replié en vitesse dans la caserne*

de La Cayenne qui jouxtait notre domicile. Auparavant, explique François, la caserne avait servi à accueillir des esclaves. Puis, on y a construit de petites maisons pour les militaires. C'est là que nous nous sommes réfugiés."

Au cours du cyclone de 1948, François et sa famille perdent tous leurs meubles et surtout leur case, emportés par les flots de la rivière. *"Tout a dégringolé dans la ravine et a été transporté jusqu'à la mer, qui a rejeté plusieurs jours d'affilée les affaires des sinistrés, morceau par morceau !"* Heureusement, François et les siens sont sains et saufs – le cyclone de 1948 se soldera par un bilan cruel : 165 morts – et ne tardent pas à être relogés. *"Nous avons récupéré une des petites maisons de la*

*caserne, dans lesquelles tout le monde s'était
abrité."*

Les années 50

Energie Electrique de la Réunion

À 18 ans, en 1950, François travaille déjà depuis quatre ans. Il n'en demeure pas moins au sein du cocon familial et reverse la quasi-totalité de son salaire à ses parents. *"Je bossais pieds nus, je n'avais pas besoin d'acheter de souliers ou de vêtements et cet argent soulageait un peu mes parents, détaille-t-il. J'étais payé 70 à 75 FCFA pour la quinzaine. Auxquels il fallait quand même enlever quelques centimes qu'on était forcé d'offrir au comptable afin qu'il accepte de nous remettre notre paie !"* Un comble ! En écoutant cette anecdote, son épouse, Françaiza,

s'offusque. Ce type de procédé la choque. Mais pour François, il s'avérait normal à l'époque.

Si le jeune homme ne se révolte pas alors contre ce genre de pratique, il s'affranchit quand même de quelques interdits. Ainsi, révèle-t-il, *"à 18 ans, j'ai fumé ma première cigarette, en cachette, car mes parents n'auraient pas été d'accord. Je crois que mon oncle s'en est aperçu mais, sur le moment, il n'a rien dit. Jusqu'au jour où, alors que j'avais 20 ans et que je venais d'être appelé sous les drapeaux, il m'a donné une cigarette et m'a lancé : maintenant, tu es un homme, tu peux fumer !"* Finalement, François sera dispensé de service militaire car il sera considéré comme un soutien de famille. *"Dix-huit mois plus tard, ils m'ont ramené mon livret tamponné."* Ce chapitre-là était clos.

Mais ne précipitons pas le cours des évènements. Car en 1950, alors qu'il lui manque encore trois ans pour atteindre sa majorité (acquise à 21 ans jusqu'en 1974), François prend un tournant : il est recruté par Energie Electrique de la Réunion (EER, ancêtre d'EDF), société créée en 1949 (après la départementalisation) qui a homogénéisé et modernisé la distribution d'électricité dans l'île. *"Un dimanche, alors qu'assis, nous discussions entre camarades, un zoreille est passé et nous a apostrophés : y en a qui veulent travailler parmi vous ?, nous a-t-il demandé. Il y avait avec moi Vincent, Albert, Baptiste, Nomé et peut-être d'autres. Nous avons tous répondu "'moi". Alors, le monsieur nous a proposé de nous mettre au travail immédiatement. Mais on a refusé en notant que c'était un dimanche.*

Du coup, il nous a fixé rendez-vous le lendemain, lundi, à sept heures du matin, à l'usine d'EER à Saint-Denis. Nous, on s'est pointé à huit heures. On s'est un peu fait remonter les bretelles, mais c'est passé parce que c'était notre premier jour."

Ainsi a démarré l'aventure de François à EER, devenue en 1975 EDF. Une aventure qui a duré trente-sept ans, jusqu'à ce qu'il parte à la retraite en juin 1987 ! Engagé en tant qu'apprenti mécanicien, il a terminé sa carrière comme maître-ouvrier. Un beau parcours dans une entreprise qui lui a visiblement beaucoup apporté et qui lui a permis de toucher à différents domaines : électricité, mécanique...

"Au début, c'était dur, notamment parce que le travail était très physique : il fallait, par exemple, creuser des tranchées de 50 centimètres de large sur 70 à 80 centimètres de profondeur, tout ça à la main, avec un pic. Ensuite, on y déposait du sable, avant d'y mettre un gros câble de cuivre, que l'on recouvrait d'un grillage. On ajoutait à nouveau du sable, puis de la terre. Sur la trentaine d'apprentis qui ont été engagés en même temps que moi, seule une dizaine a résisté. Il fallait aussi savoir obéir. Moi, comme je respectais mes supérieurs, ça marchait bien", raconte François. Ne sachant ni bien lire, ni écrire, il se familiarise avec son nouveau boulot en observant les *"anciens"*.

D'abord préposé au jardinage et au nettoyage de la cour de l'usine, il est affecté, à partir de 1952,

à la forge en tant qu'apprenti mécanicien. *"J'étais parallèlement chargé de remplir la cuve de gasoil."* En 1950, il participe aussi à la construction de la centrale thermique du Port avant de s'activer sur le chantier de l'édification de la centrale de Saint-Pierre. Puis, à partir de 1953, il commence à tourner dans l'île avec des équipes d'EER.

"On était transporté par camionnette et généralement accompagné par deux chefs zoreilles. Un jour, alors qu'on rentrait de Saint-Pierre, nos chefs ont décidé de s'arrêter déjeuner dans un restaurant de Saint-Gilles. Ils ont pris une table et nous, tous les créoles, nous nous sommes regroupés dans un autre coin. Ils nous avaient invités à commander ce que nous souhaitions... mais on n'a jamais été servi ! Et lorsque, eux, ils ont eu terminé leur repas,

ils se sont aperçus que nos assiettes étaient restées vides. Eh bien ! Ça a rendu la direction d'EER si furieuse qu'elle a téléphoné à la Préfecture... qui a fait fermer, temporairement, ce restaurant ! Le même genre d'incident s'est reproduit alors que nous sortions d'un chantier, à quatre heures du matin. Là, nos chefs nous avaient emmenés prendre un petit-déjeuner. Mais, nous n'avons jamais obtenu de café ! Quand il a vu ça, l'un de nos chefs est carrément parti à la Préfecture et est revenu avec des agents qui ont évacué tous les clients avant de poser des bâches et des cadenas pour fermer cet établissement !"

François s'entend donc plutôt bien avec ses encadrants métropolitains. "Ils appartenaient à la génération de zoreilles qui a débarqué à La

Réunion au début des années 50, pour y travailler. Ils étaient très corrects avec nous. Hélas, les mentalités ont changé avec les générations suivantes", regrette-t-il.

À l'époque, il sait si bien se faire apprécier de certains des premiers chefs zoreilles qu'il côtoie, qu'un soir, l'un d'entre eux lui paie même l'entrée à l'hôtel de l'Europe. En ce haut lieu des nuits dionysiennes, situé rue de la Compagnie, la jeunesse de la capitale se retrouve tous les samedis soirs lors de soirées enjouées. François y perfectionne son art de la danse : la valse et le tango recèlent de moins en moins de secrets pour lui !

C'est d'ailleurs sur une autre piste de danse qu'il bavardera pour la première fois avec Fran-

çaiza ! Nous sommes alors en 1952. À peine quelques jours auparavant, François a été convoqué pour le service militaire qui, pour lui, s'est résumé à un court passage en caserne. En cette fin de semaine, il a été convié par une voisine à son bal de mariage, organisé à la Loge – une grande salle rue Jean Chatel où il était possible de danser quasiment tous les samedis et dimanches et qui a, depuis, disparu. *"Il m'a invitée à danser. Ça a commencé comme ça"*, dévoile Françaiza. Ce fut le début d'une aventure qu'ils ont tissée à deux pendant plus de cinquante ans. Mais avant de se pencher sur ce demi-siècle de péripéties communes, et puisque nous avons déjà présenté François, voyons comment Françaiza a vécu avant de trouver dans le même homme à la fois son grand amour et son époux.

II

Françaiza

Violences d'un père, caresses d'une mère

C'est à Bois de Nèfles Saint-Paul, au lieu-dit Sans-Souci, que Françaiza Gaillac naît le 8 avril 1934, sixième d'une famille de quatorze enfants, soit sept filles et sept garçons ! Vers l'âge de cinq ans, elle déménage avec le reste de la maisonnée qui prend ses quartiers à Sainte-Thérèse, dans les hauts de la Possession. C'est là qu'elle engrangera ses premiers souvenirs d'enfance. Des souvenirs d'abord marqués par la présence d'un père tout puissant dans son foyer, instruit mais refusant que ses enfants aillent à l'école, disposant de suffisamment d'argent et de terre pour être considéré par les gens des environs comme un pourvoyeur d'em-

plois mais n'assurant que peu de commodités à sa propre famille. Un père violent aussi parfois.

"Il était cultivateur, narre Françaiza. En outre, il travaillait le fanjan et faisait du charbon : il empilait du bois coupé, mouillé de pétrole, dans un grand trou. Puis, il recouvrait le tout de terre, en veillant à façonner une petite ouverture par laquelle il pouvait ensuite enflammer le bois. Ainsi, celui-ci se consumait très lentement durant un ou deux jours et se transformait en charbon qu'il suffisait de récupérer, puis de vendre."

Son père s'avère habile de ses mains : ainsi bâtit-il deux grandes paillotes, de 3 à 4 pièces, pour loger toute sa famille. Françaiza dort avec ses six autres sœurs et ses parents dans l'une de ces deux

cases, tandis que l'autre abrite ses sept frères. Enfin, une cuisine, construite à plusieurs mètres des deux habitations – sans doute pour éviter qu'un incendie déclenché par une cuisson mal maîtrisée ne se propage jusqu'à elles et ne les ravage – et conçue de paille et de terre, complète ces espaces de vie. Un ensemble honorable et spacieux, car le père de Françaiza possède pas mal de terrain. *"Mes parents étaient assez aisés et je me souviens que tout le monde venait quémander, qui un ti monnaie, qui un boulot, à mon père"*, remarque Françaiza. Elle n'a pas pour autant bénéficié d'une enfance de petite fille riche. Au contraire !

"On s'éclairait à la bougie, quand on en trouvait, se souvient-elle. Sinon, on utilisait une lampe à pétrole, fabriquée artisanalement, avec de la tôle

qu'on arrondissait avant d'y coller une anse. Et, si, par hasard, on s'endormait en omettant d'éteindre la mèche, le lendemain, on se réveillait avec le visage noir de fumée ! De plus, seuls nos parents couchaient sur un matelas. Nous, les enfants, on dormait sur une paillasse en goni."

Surtout, dès l'âge de douze ans, Françaiza doit commencer à travailler. Elle participe aux corvées familiales : aller chercher de l'eau et cueillir des herbes pour nourrir les animaux, laver et repasser le linge, cuisiner et apporter leur repas à son père et à ses frères qui s'échinent dans les champs de cannes et de maïs, aider sa mère à faire le ménage... Son père exige en effet de tous ses enfants qu'ils s'activent pour lui. *"Il nous défendait de jouer. Il ne nous accordait que deux heures de liberté, le dimanche*

après-midi." Un régime très sévère, trop sévère. Car, de la bouche de Françaiza, la sentence tombe : "Mon père, lété méchant. Il frappait parfois mes frères et tapait ma mère quand il avait bu. Ça faisait pitié."

Pire, alors même que lui était instruit, et qu'il avait épousé une femme qui avait poussé sa scolarité jusqu'au certificat d'études (chose rare à l'époque), il prive ses premiers enfants de toute instruction. *"Dix d'entre nous n'ont pas connu l'école et nous avons dû lutter pour qu'il autorise les quatre derniers, deux frères et deux sœurs, à aller en classe. Eux, au moins, ont pu bien apprendre à lire."* Françaiza, elle, n'a réussi que plus tard à goûter aux joies de la lecture. À l'instigation de Marie-Françoise Dupuis, alors présidente de

l'AREP, elle s'est inscrite à des cours du soir pour adultes, dispensés à l'école de la Source, qu'elle a suivis assidûment, de 1971 à 1985. Ainsi, peut-elle aujourd'hui déchiffrer les journaux. *"J'avais aussi appris à écrire, mais, depuis, j'ai oublié, déplore-t-elle. Compter, ça, en revanche, j'ai toujours su et je sais encore."* C'est là une autre tranche de son histoire.

Durant son enfance, Françaiza n'a malheureusement pas accès à un minimum d'éducation scolaire. Non, par manque de moyens, mais sur décision de son père. Ces premières années de son existence sont ainsi empreintes d'une grande rudesse. D'autant qu'un de ses frères aînés, avec lequel elle ne s'entend pas, lui fait régulièrement *"très mal"*. Heureusement, elle noue des liens très

proches avec l'une de ses sœurs cadettes, Suzette. *"Tout ce qu'il fallait faire, on le faisait ensemble. Elle était plus petite que moi, mais elle était toujours à mes côtés."*

Une autre personne lui met du baume au cœur : sa maman, qu'elle chérit tendrement. *"Elle était tellement gentille avec nous. Et même avec notre père. Elle reconnaissait qu'elle était forcée d'endurer sa violence, mais elle nous interdisait de mal parler de lui."*

Cette mère généreuse ne se fâchera d'ailleurs pas quand, au cours du cyclone de 1948, Françaiza lui subtilisera un peu de parfum. *"Au plus fort du cyclone, la case dans laquelle je dormais avec mes parents et mes sœurs a été flanquée par terre. Du*

coup, nous nous sommes tous réfugiés dans la paillote des garçons qui, plus petite et plus basse, a résisté aux vents et à la pluie. Maman aimait bien s'habiller et se parfumer. Elle a ramassé et mis à l'abri tous ses flacons de parfum. Moi, j'ai profité de ce remue-ménage pour en voler quelques gouttes et m'en asperger ! Maman l'a senti, mais elle ne m'a pas punie. Elle était vraiment gentille."

Premier emploi à Saint-Denis, dispute et rabibochage avec François

En 1950, Françaiza quitte sa famille et s'exile à Saint-Denis : elle a été embauchée comme femme de chambre par Goulam Ravate. *"J'étais hébergée sur place. J'étais chargée du nettoyage des chambres et du repassage. Les autres tâches incombaient à d'autres bonnes : l'une s'occupait de la cuisine, une autre du nettoyage de la cour, une autre encore veillait sur les enfants."*

Du haut de ses seize ans, Françaiza est elle aussi encore une enfant. *"Au début, j'avais peur. Mais, je me suis aperçue qu'il me suffisait de garder l'escalier et les chambres propres pour que*

Madame Ravate se montre satisfaite. Quant à Monsieur Ravate, il exigeait juste que son linge soit bien lavé et bien repassé. Pour le reste, ils me laissaient libre et tranquille." Finalement, ce premier emploi procure un bol d'oxygène à la jeune fille, qui découvre les joies du jeu dont elle a jusque-là été privée par son père. "Je m'amusais notamment avec Fatman, une des filles de la famille Ravate. Nous imaginions que ses poupées étaient nos enfants. Elle tenait le rôle du papa et moi, celui de la maman. Ou l'inverse. Nous disions que nous jouions au "tit case" !"

Deux ans après avoir débarqué dans le chef-lieu, Françaiza sympathise lors d'un bal avec François. Cette rencontre, déjà évoquée dans ce récit, débouchera d'abord sur une... séparation ! "On

avait pourtant décidé de se revoir quand on le pouvait, le dimanche, souligne Françaiza. Mais ça n'a pas duré un mois, car je le trouvais un peu trop libertin. Il courait après les filles et ça ne me plaisait pas du tout. Je lui ai lancé : "ou va pas emmerde à moin !" Et on a rompu."

Quelques mois plus tard, cependant, leurs chemins se croisent à nouveau sur une piste de danse. Cette fois-là sera la bonne, celle qui signera réellement le début de leur histoire. *"On a beaucoup discuté"*, détaille Françaiza. Cette mise au point porte ses fruits : les deux jeunes se considèrent désormais liés l'un à l'autre et se fréquentent dès qu'ils le peuvent, c'est-à-dire finalement assez rarement, car ils habitent loin l'un de l'autre et ne peuvent guère communiquer. Le téléphone n'est pas

encore entré dans leur vie. *"Parfois, on ne se voyait qu'une ou deux fois par mois, car chacun de nous était pris par son travail. Nous ne parvenions pas à nous libérer en même temps"*, se rappelle Françaiza.

Leur amour ne cesse pourtant de se consolider, même si alors ni François, ni Françaiza ne mettent un nom sur le sentiment qui les unit. Pudique, François n'en dit pas plus et préfère écouter sa femme décrire cette époque. Elle avoue qu'elle ne *"savait rien"* alors de l'amour. *"Je parlais à François comme à un frère."*

Le 25 décembre 1955, tous deux officialisent leur union, en célébrant leurs fiançailles. Parallèlement, François présente sa demande en mariage au père de Françaiza. *"Il s'est renseigné sur moi et a*

vérifié que j'étais un bon garçon", explique-t-il. Sa demande ayant été agréée, François se voit accorder un "droit d'amour".

"Cela impliquait que tous les quinze jours, il pouvait passer deux heures en ma compagnie, en présence de mes parents, le dimanche après-midi, poursuit Françaiza. En fait, on n'en a profité qu'une ou deux fois et juste pour faire plaisir à mes parents. C'était assez compliqué à organiser. À chaque fois, cela s'est passé lorsque j'étais en congés chez mes parents. Pour me rendre chez eux, il me fallait d'abord emprunter l'autorail jusqu'à La Possession, puis monter jusqu'à Sainte-Thérèse en bus. Lorsque François me rejoignait, lui grimpait des bas de La Possession jusque chez mes parents à

ped ! Pour nous, c'était quand même plus simple de se voir, seuls, à Saint-Denis."

Petit à petit, rendez-vous après rendez-vous, François et Françaiza apprennent à mieux se connaître. Le 7 mai 1956, quatre ans après leur première rencontre, ils franchissent une nouvelle et décisive étape en se mariant. Ce jour restera à tout jamais gravé dans leurs mémoires. Il marque pour eux le début de cinquante ans d'aventures à deux, cinquante ans jalonnés de joies et de peines, de hauts et de bas qu'ils ont su dépasser et transcender, avec patience et amour.

III

*François, Françaiza
et leurs dix enfants*

Un mariage en deux temps

L'horloge de la mairie de Saint-Denis affiche neuf heures et demie lorsque François et Françaiza échangent leurs promesses devant le représentant du premier magistrat du chef-lieu de La Réunion. Ce 7 mai 1956 a pourtant débuté comme un jour presque normal pour les deux tourtereaux. Françaiza qui, depuis 1953, a changé de patron – elle travaille désormais chez Monsieur Moulan – ne rend son tablier qu'à dix heures, soit après s'être unie civilement à François. *"Tant que je n'étais pas mariée, il n'était pas question que je loge avec lui. Or, à Saint-Denis, je ne savais pas où dormir ailleurs que sur mon lieu de travail. Ce n'est donc qu'après être allée en mairie que j'ai quitté*

mon emploi et récupéré mes quelques affaires, que j'ai transportées, en taxi, jusque chez ma belle-mère."

En ce lundi de mai 1956, François et Françaiza scellent donc leur destin. Seul un repas de midi réunissant leurs deux témoins, la mère de François – son père, disparu deux ans plus tôt, n'assiste malheureusement pas à cet heureux événement – et quelques proches de la famille du marié égaie cette journée. Dans le courant de l'après-midi, Françaiza prend le train, direction La Possession, puis Sainte-Thérèse, où elle va attendre, chez ses parents, l'arrivée de son époux.

François et Françaiza ont en effet prévu de se redire "*oui*" deux jours plus tard, en l'église de

Sainte-Thérèse. Et, cette fois, les petits plats seront mis dans les grands. Françaiza, qui à la mairie avait revêtu sa tenue de fiançailles, se pare pour l'occasion d'une véritable robe de mariée qui, aujourd'hui encore, arrache à François ce commentaire : *"elle était belle !"*

Malheureusement, aucun cliché n'immortalisera le couple lors de ce grand jour, Françaiza ayant catégoriquement refusé d'être photographiée. Un entêtement que, cinquante ans plus tard, elle déplore. *"Et pourtant, remarque-t-elle, maman m'avait suppliée d'accepter la présence d'un photographe. C'est dommage car alors j'étais mince et jolie. Mais j'étais très sauvage. Pendant très longtemps, j'ai fui toute photo de moi !"*

Par bonheur, sa mémoire ne la trahit pas et elle se remémore avec précision le déroulement de ce 9 mai 1956. *"François est arrivé dans la matinée chez mes parents. Puis, nous nous sommes habillés, avons mangé rapidement et, à quinze heures, avons rejoint l'église chacun de notre côté, dans une voiture différente. Ce n'est qu'à la sortie de la messe de mariage que nous nous sommes retrouvés dans le même véhicule, conduit par son propriétaire. Nous nous sommes promenés jusqu'au Port avant de regagner, vers dix-neuf heures, Sainte-Thérèse. La voiture nous a déposés à quelques centaines de mètres de la maison de mes parents et nous avons parcouru le reste du trajet à pied, escortés par tous nos invités."*

C'est donc un impressionnant cortège qui accompagne les mariés jusqu'à la salle verte, dressée dans la cour des parents de Françaiza. Mets raffinés, musique et danse rythmeront une nuit de fête, financée par les parents de la mariée, qui durera jusqu'à l'aube. François et Françaiza, eux, s'éclipseront vers minuit pour vivre, dans l'intimité, chez un des frères de Françaiza qui leur a abandonné sa case, leur lune de miel.

"Le jeudi matin, vers cinq heures et demie, nous avons été réveillés par ma mère, mon père, sa mère et ma marraine, raconte Françaiza. Ils sont venus contrôler que notre nuit de noces s'était passée dans les règles : ils ont inspecté nos draps, ma blouse et le pyjama de François pour s'assurer que nous n'avions pas fauté auparavant ! C'était la

C'est donc un impressionnant cortège qui accompagne les mariés jusqu'à la salle verte, dressée dans la cour des parents de Françaiza. Mets raffinés, musique et danse rythmeront une nuit de fête, financée par les parents de la mariée, qui durera jusqu'à l'aube. François et Françaiza, eux, s'éclipseront vers minuit pour vivre, dans l'intimité, chez un des frères de Françaiza qui leur a abandonné sa case, leur lune de miel.

"Le jeudi matin, vers cinq heures et demie, nous avons été réveillés par ma mère, mon père, sa mère et ma marraine, raconte Françaiza. Ils sont venus contrôler que notre nuit de noces s'était passée dans les règles : ils ont inspecté nos draps, ma blouse et le pyjama de François pour s'assurer que nous n'avions pas fauté auparavant ! C'était la

coutume !" Une tradition à laquelle il était impossible de déroger. François et Françaiza n'avaient heureusement rien à craindre et ont subi cette vérification avec succès. Leur vie maritale pouvait s'ébaucher sous les meilleurs auspices.



À gauche : Françaiza et François Tortillard avec 9 de leurs enfants. Accroupis : Jimmy et Isabelle. Debout, de gauche à droite : Nicole, Françaiza, Philippe, Natacha, Monique, Jean-Noël, Bettina, Françoise et François. À droite : ne manque que leur fille Chantal, ici, photographiée le jour de son mariage.



François, Françaiza et quelques-uns de leurs petits-enfants.



À gauche : Françoise et François Tortillard avec 9 de leurs enfants. Accroupis : Jimmy et Isabelle. Debout, de gauche à droite : Nicole, Françoise, Philippe, Natacha, Stéphanie, Jean-Noël, Bettina, Françoise et François. À droite : ne manque que leur fille Chantal, ici, photographiée le jour de son mariage.



François, Françoise et quelques-uns de leurs petits-enfants.



À gauche : Françoise et François Tortillard avec 9 de leurs enfants. Accroupis : Jimmy et Isabelle. Debout, de gauche à droite : Nicole, Françoise, Philippe, Natacha, Monique, Jean-Noël, Bettina, Françoise et François. À droite : ne manque que leur fille Chantal, ici, photographiée le jour de son mariage.



François, Françoise et quelques-uns de leurs petits-enfants.

De la vie à deux à la vie à douze !

Les deux jeunes époux emménagent dans un appartement, sis dans le quartier de La Petite Ile, à Saint-Denis, non loin du domicile de la mère de François. Cette proximité n'enchante guère Françaiza qui peine à se faire une alliée de sa belle-mère. *"Au début, nos relations étaient assez tendues, confie-t-elle. Sans doute ma belle-mère redoutait-elle de perdre son aîné ! Heureusement, au fil du temps, nos liens se sont resserrés."*

Un petit bout de chou a contribué à ce rapprochement : moins d'un an après s'être mariée, Françaiza met en effet au monde son aînée, Nicole, le 1^{er} avril 1957. Un superbe *"poisson d'avril"* qui

n'a pas manqué de lui causer quelques frayeurs. *"La veille, un dimanche, j'ai perdu pas mal de sang. J'ai cru tout d'abord que mes règles étaient revenues. Je ne savais vraiment pas quoi faire. J'étais complètement perdue. Alors, j'ai interrogé une vieille dame, une voisine, qui m'a conseillé d'aller à la maternité, qui était alors située près de la cathédrale de Saint-Denis, rue de la Victoire, et où je me suis rendue à pied."*

Françaiza est hospitalisée pour la nuit. Mais, le lendemain matin, les sages-femmes l'avertissent qu'elle n'accouchera pas de sitôt. *"Elles m'ont ordonné de rentrer chez moi, se rappelle-t-elle. Mais, j'ai préféré demeurer sur place car je savais que personne ne m'attendait à la maison, puisque François travaillait."*

n'a pas manqué de lui causer quelques frayeurs. *"La veille, un dimanche, j'ai perdu pas mal de sang. J'ai cru tout d'abord que mes règles étaient revenues. Je ne savais vraiment pas quoi faire. J'étais complètement perdue. Alors, j'ai interrogé une vieille dame, une voisine, qui m'a conseillé d'aller à la maternité, qui était alors située près de la cathédrale de Saint-Denis, rue de la Victoire, et où je me suis rendue à pied."*

Françaiza est hospitalisée pour la nuit. Mais, le lendemain matin, les sages-femmes l'avertissent qu'elle n'accouchera pas de sitôt. *"Elles m'ont ordonné de rentrer chez moi, se rappelle-t-elle. Mais, j'ai préféré demeurer sur place car je savais que personne ne m'attendait à la maison, puisque François travaillait."*

n'a pas manqué de lui causer quelques frayeurs. *"La veille, un dimanche, j'ai perdu pas mal de sang. J'ai cru tout d'abord que mes règles étaient revenues. Je ne savais vraiment pas quoi faire. J'étais complètement perdue. Alors, j'ai interrogé une vieille dame, une voisine, qui m'a conseillé d'aller à la maternité, qui était alors située près de la cathédrale de Saint-Denis, rue de la Victoire, et où je me suis rendue à pied."*

Françaiza est hospitalisée pour la nuit. Mais, le lendemain matin, les sages-femmes l'avertissent qu'elle n'accouchera pas de sitôt. *"Elles m'ont ordonné de rentrer chez moi, se rappelle-t-elle. Mais, j'ai préféré demeurer sur place car je savais que personne ne m'attendait à la maison, puisque François travaillait."*

Ce n'est finalement que le lundi soir, vers 19 heures, que Nicole pointe le bout de son nez... sans avoir aucunement fait crier sa maman. *"Je n'ai eu aucune douleur, je n'ai quasiment rien senti, souligne Françaiza. D'ailleurs, quand on m'a annoncé que j'avais une fille, j'ai vraiment eu du mal à réaliser ce qui m'arrivait."*

Sa surprise très vite surmontée, elle ne tarde pas à rentrer chez elle, son bébé dans les bras et *"fière comme une reine"*. *"J'étais si heureuse, je passais tout mon temps avec Nicole. À cette époque, ma belle-mère m'a beaucoup assistée et c'est à partir de ce moment-là que je me suis mieux entendue avec elle."*

Françaiza chouchoute sa petite fille et ne la quitte guère des yeux. Elle songe rapidement à lui donner un petit frère ou une petite sœur. *"J'aimais tellement les enfants. J'en voulais dix ! J'en ai parlé à François et il a été d'accord."* À Nicole succéderont ainsi Françoise, née le 25 novembre 1958 ; Philippe, né le 21 décembre 1962 ; Monique, née le 17 août 1964 ; Chantal, née le 24 octobre 1965 ; Jean-Noël, né le 29 décembre 1969 ; Isabelle, née le 9 octobre 1970 ; Jimmy, né le 11 décembre 1971 ; Bettina, née le 9 août 1974 et Natacha, née le 21 novembre 1975.

"Nous nous sommes efforcés de tous les gâter pareils", notent en chœur François et Françaiza. Elle, qui a perdu son père en 1958, puis sa mère en 1964, a d'ailleurs consacré le plus gros de son temps

Françaiza chouchoute sa petite fille et ne la quitte guère des yeux. Elle songe rapidement à lui donner un petit frère ou une petite sœur. *"J'aimais tellement les enfants. J'en voulais dix ! J'en ai parié à François et il a été d'accord."* À Nicole succéderont ainsi Françoise, née le 25 novembre 1958 ; Philippe, né le 21 décembre 1962 ; Monique, née le 17 août 1964 ; Chantal, née le 24 octobre 1965 ; Jean-Noël, né le 29 décembre 1969 ; Isabelle, née le 9 octobre 1970 ; Jimmy, né le 11 décembre 1971 ; Bettina, née le 9 août 1974 et Natacha, née le 21 novembre 1975.

"Nous nous sommes efforcés de tous les gâter pareils", notent en chœur François et Françaiza. Elle, qui a perdu son père en 1958, puis sa mère en 1964, a d'ailleurs consacré le plus gros de son temps

à ses enfants, notamment jusque dans les années soixante-dix, jusqu'à ce qu'elle accepte d'intégrer à son emploi du temps d'autres activités : les cours du soir pour adultes, par exemple, auxquels elle a assisté à partir de 1971.

"C'était très important pour moi de pouvoir apprendre à lire, insiste-t-elle. Quand j'ai pris ma première leçon à l'école de La Source, je ne savais même pas reconnaître les lettres de l'alphabet ! Ah ! J'en ai rempli des pages d'écriture et de petits bâtons ! Deux fois par semaine, je me rendais en cours, avec d'autres adultes. Cela me faisait bizarre d'être appelée au tableau, d'être traitée comme une enfant, mais j'avais tellement envie de progresser."

Françaiza ne dissimule pas sa satisfaction d'avoir réussi à amadouer les voyelles et les consonnes.

Aujourd'hui, elle parvient à lire ce qu'elle veut : journaux et papiers notamment. *"J'avais aussi acquis les bases de l'écriture, mais j'ai toujours fait beaucoup de fautes d'orthographe."* Ce qui l'a un peu découragée : résultat, les années s'écoulant, elle s'est de moins en moins hasardée à écrire. *"A une époque, ajoute-t-elle encore, ma fille Françoise m'a beaucoup aidée en me proposant des modèles de courriers."* Quant aux chiffres, Françaiza savait les manier avant même d'être inscrite aux cours du soir de La Source. Ce savoir-là, son père avait accepté de le lui enseigner, car il pouvait lui servir au quotidien, dans ses corvées ménagères et autres.

Parallèlement, au milieu des années 70, Françaiza se mêle à un groupe de coureurs à pied. Avec eux, elle entretient sa forme physique et teste de

nombreux sentiers entre Saint-Denis et La Possession ainsi que dans tous les écarts du chef-lieu.

Pendant que sa femme retourne s'asseoir sur les bancs de l'école, s'adonne aux joies du sport et veille sur leurs enfants, François gravit les échelons à EER puis à EDF. *"Mes journées se passaient à l'attendre, à m'occuper des enfants et à faire le ménage et la cuisine"*, remarque Françaiza, sans aucune trace d'amertume dans la voix. Reste qu'elle a souffert que son mari soit régulièrement absent, car retenu sur des chantiers.

Une carrière à EER-EDF : apprentissage et voyages

Affecté en tant que demi-ouvrier mécanicien à l'usine d'EER à Saint-Denis à partir de 1954, François se voit, après son mariage, obligé d'assurer des permanences de nuit. *"Je changeais d'horaires toutes les semaines : la première semaine, je travaillais de six heures à quatorze heures ; la deuxième, de quatorze à vingt-deux heures et la troisième, de vingt-deux heures à six heures du matin."* Un cycle qui se répétait durant six mois, jusqu'à ce qu'il soit relevé.

François pouvait alors reprendre un rythme plus normal, mais cela ne durait qu'un temps. Son

tour revenait vite et, à nouveau, il se retrouvait d'astreinte. *"Ça a été comme ça jusqu'à ma retraite en 1987. C'est pour ça que j'ai si peu vu grandir mes enfants. Je le regrette beaucoup d'ailleurs."*

Entre temps, de 1972 à 1973, François est appelé travailler à la centrale du Port. Puis, en 1974, il est promu au grade de maître-ouvrier.

Parallèlement, il apprend : d'abord à mieux lire, en 1970. *"EER nous a offert de prendre des cours de français. Mais ça s'est arrêté au bout d'un an, car notre professeur est mort."* En 1975, EER devient EDF. L'entreprise est rebaptisée, mais conserve son personnel : c'est donc au sein d'EDF que François accroît désormais ses connaissances. De 1975 à 1978, il est envoyé quatre heures par

semaine, le mardi et le vendredi après-midi, à l'Ecole des Métiers d'EDF au Port. Il y acquiert quelques notions en électricité. *"C'était difficile de tout comprendre, mais je me suis accroché."* Ces bases de savoir ne lui serviront jamais réellement dans son travail, mais elles l'auront enrichi.

En fait, à écouter François, l'on se rend compte à quel point EER (de même que le fera ensuite EDF) se souciait de ses salariés. Ainsi, l'entreprise monte-t-elle une équipe de foot : François hérite d'un poste arrière-droit et court, à partir de 1960, tous les dimanches sur la pelouse avec l'équipe. Enfin, presque tous les dimanches, car certains week-ends, étant de permanence, il doit travailler. *"L'entraîneur était un de nos chefs, raconte-t-il, rieur. Parfois, alors même qu'on était censé bosser*

un dimanche, il insistait en disant qu'il avait besoin de nous pour le foot !"

C'est que l'équipe d'EER a une réputation à tenir ! *"Nous disputons le Championnat de La Réunion, précise François. Nous l'avons même gagné deux fois !"* En outre, en 1968, les joueurs d'EER affrontent leurs homologues d'Electricité Maurice sur un terrain de l'île sœur. Cet événement reste inoubliable pour François qui a ainsi expérimenté l'avion. *"L'appareil avait été réservé pour des agents d'EER, narre-t-il. Car il y avait non seulement l'équipe mais aussi ses supporters ! Sur place, nous avons dormi dans un grand établissement : l'hôtel "El Monaco"."* François profite de ce séjour sportif pour engranger ses premières impressions sur l'île sœur : la saleté de Port-Louis, la

misère de ses habitants qui cuisinent à même le trottoir le frappent. *"Et puis, j'ai aussi été marqué par les mendiants qui nous suivaient, ajoute-t-il. Un policier nous a demandé de leur donner un peu d'argent : nous nous sommes exécutés, mais nous avons aussi dit à ce policier qu'il fallait que l'état mauricien s'occupe de ces gens."*

Ce sentiment d'être finalement privilégiés en habitant à La Réunion, Françaiza l'a aussi éprouvé, lors de son premier voyage à Maurice (une première en termes d'avion également) en 1976. *"J'ai vu des personnes vivre entièrement sur le trottoir et des invalides se traîner dans des caisses. Ça faisait pitié ! Heureusement, depuis, la situation s'est beaucoup améliorée : Port-Louis est beaucoup plus propre et les mendiants ont disparu."*

Mais revenons au voyage en avion de François en 1968. "*Comme c'était la première fois, j'avais peur. Un copain m'avait dit de boire.*" Par bonheur, François se méfie et s'abstient de noyer ses craintes dans l'alcool. Par bonheur, car, dans l'avion, le chef surveille son équipe et n'apprécie guère que certains footballeurs aient tâté de la bouteille !

François se rattrapera en 1979 et c'est la tête grisée qu'il s'assiéra dans l'avion qui doit le transporter, avec Françaiza et quatre de leurs enfants (Philippe, Monique, Chantal et Jean-Noël), en métropole. Une fois encore, c'est EDF (qui a, rappelons-le, remplacé EER à partir de 1975) qui leur permet d'effectuer ce voyage et de découvrir ainsi la mère patrie. Car l'entreprise publique offre

alors à tous ses salariés des billets aller-retour Réunion-Paris pour eux et toute leur famille, tous les cinq ans. Ce système a d'ailleurs été pérennisé et, aujourd'hui, deux des enfants du couple, Philippe et Isabelle, employés à EDF, en bénéficient. *"C'est vraiment un avantage génial, approuvent François et Françaiza. Mais, nous n'avons pas pu l'utiliser avant 1979, car nous n'avions pas suffisamment d'argent pour financer un séjour à plusieurs en France."*

En 1979, c'est sur un coup de tête de Françaiza que le voyage est décidé. Et c'est encore elle qui guidera son mari et ses enfants dans Paris, baigné par un soleil estival. *"Nous avons atterri et nous sommes sortis de l'aéroport, se souvient-elle. C'était très bizarre : nous ne savions même pas*

dans quel hôtel nous allons loger !" Qu'importe, ce manque de préparation ne l'inquiète guère. Elle compte d'abord choisir un taxi, mais ne peut mettre son idée à exécution : on lui indique qu'il lui faut prendre le premier véhicule de la file et qu'elle n'a pas son mot à dire. La petite troupe embarque donc dans le taxi stationné en bout de ligne. Françaiza ne se décourage pas : elle annonce au chauffeur qu'ils ne descendront pas de sa voiture, avant qu'il ne leur ait déniché un hôtel. "Il a téléphoné à une cousine qui nous a dégoté trois chambres."

L'établissement ne les accueillera qu'une nuit. Dès le lendemain matin, en effet, Françaiza reprend son bâton de pèlerin pour chercher un établissement meilleur marché. Satisfaite, elle pourra, avec François, Philippe, Monique, Chantal et Jean-Noël,

pleinement profiter de son séjour : un mois et huit jours à sillonner Paris et sa banlieue, à visiter bien sûr la Tour Eiffel, mais aussi bien d'autres monuments.

Pendant ce temps, à La Réunion, Nicole, l'aînée du couple, garde ses frères et sœurs. Une responsabilité qu'elle est accoutumée à assumer. Du haut de ses 21 ans, elle est alors déjà maman d'une petite Brigitte, qui a ouvert les yeux en 1976. Elle n'a cependant pas encore quitté le domicile de ses parents qui résident désormais aux Camélias.

Après avoir habité dans le quartier de La Petite Ile, ils ont d'abord déménagé dans le fond de La Rivière où ils sont demeurés jusqu'à ce que le cyclone Jenny – à la suite duquel on déplorera 36

personnes décédées – les en chasse en 1962. "Il était midi lorsque j'ai quitté mon travail à cause de l'alerte cyclonique, se souvient François. Quand je suis arrivé chez nous, j'ai compris que la rivière était en train de gonfler. Nous avons juste eu le temps d'emballer nos affaires et de les amener jusqu'à La Source où nous avons récupéré une petite maison, un T3 avec jardin, qui faisait partie des logements qu'EER avait prévus pour ses agents."

Deux jours plus tard, François, Françaiza et leurs enfants déjà nés retournaient à leur ancien domicile pour y évaluer les dégâts. La rivière avait continué à enfler et à accomplir son travail de sape : une bonne moitié de leur maison avait purement et simplement disparu, emportée par les flots tumultueux.

tueux ! Eux étaient heureusement parvenus à sauver tous leurs meubles.

Ils s'acclimatèrent sans difficulté à leur nouveau quartier et n'en changèrent que dix ans plus tard, en 1972, pour poser leurs valises aux Camélias, dans un appartement, un F5 qui leur offrait plus de place que leur logement à La Source, ce qui était devenu nécessaire car leur foyer s'était étoffé !

Durant toutes ces années, François s'évertua à tracer son chemin à EER puis à EDF, tandis que Françaiza élevait leurs enfants... qui n'allaient pas tarder à voler de leurs propres ailes.

tueux ! Eux étaient heureusement parvenus à sauver tous leurs meubles.

Ils s'acclimatèrent sans difficulté à leur nouveau quartier et n'en changèrent que dix ans plus tard, en 1972, pour poser leurs valises aux Camélias, dans un appartement, un F5 qui leur offrait plus de place que leur logement à La Source, ce qui était devenu nécessaire car leur foyer s'était étoffé !

Durant toutes ces années, François s'évertua à tracer son chemin à EER puis à EDF, tandis que Françaiza élevait leurs enfants... qui n'allaient pas tarder à voler de leurs propres ailes.

Les enfants ont grandi

Nicole, leur aînée, a très vite dû consentir à prendre le relais de sa mère, lorsque celle-ci était en maternité ou hospitalisée pour cause de maladie. *"Dès que j'ai atteint l'âge de raison, on m'a confié cette mission"*, souligne-t-elle. Elle reconnaît pourtant n'avoir pas vraiment incarné la petite fille modèle. *"J'étais plutôt un vrai garçon manqué qui grimpait aux arbres, poussait la roue avec un bâton enduit d'eau savonneuse, jouait aux billes ou à propulser des capsules de bouteilles avec un doigt !"*

Aînée, elle est aussi censée montrer l'exemple et récolte des punitions plus souvent que ses frères

et sœurs. *"Un jour, alors que j'étais enceinte, j'ai appelé Nicole pour qu'elle vienne faire un café pour moi. Mais, elle n'a pas répondu, car elle s'amusait encore à un jeu de garçon"*, raconte Françaiza. Qui, alors, s'est tant énervée qu'elle a tapé avec rage sa fille aînée. Cette roustie, Nicole se la rappelle d'ailleurs encore.

De même n'a-t-elle pas non plus oublié les *"conneries"* qu'elle commettait en compagnie de sa sœur la plus proche en âge, Françoise, surnommée par toute la famille Féga. *"Quand Chantal était bébé, on l'habillait tout le temps de jaune et on la promenait dans le landau, relate-t-elle. Souvent, je m'amusais à donner une impulsion au landau pour qu'il roule tout seul jusqu'à Féga, qui devait le retenir. Un jour, elle n'a pas pu l'arrêter et le*

landau a chaviré. Heureusement, Chantal n'a été blessée que très légèrement, aux doigts. Mais qui a eu droit à une fessée ? Moi, parce que j'étais l'aînée !"

Une autre fois, c'est encore avec Féga qu'elle s'essaie à une expérimentation malvenue. "Maman avait acheté de la poudre à récurer : c'était un nouveau produit, dans un nouvel emballage, que nous ne connaissions pas. Nous ignorions ce que c'était. Mais nous avons jugé très drôle d'en saupoudrer toute la maison, la corde à linge, le jardin et nos cheveux ! Quand maman est rentrée de ses courses et qu'elle a constaté les dégâts, elle s'est mise dans une colère noire. Nous n'avons pas coupé à la fessée. Et, en plus, nous avons été privées de sortie !"

Ces incidents qui, à l'époque, lui avaient laissé des traces cuisantes sur le postérieur lui arrachent aujourd'hui de larges sourires. Sottises de gamins, ils ont contribué à forger l'histoire familiale, sans, pour autant, avoir provoqué des drames. *"Les enfants n'ont jamais fait de grosses bêtises, remarque à ce propos Françaiza. Jamais, par exemple, ils ne se sont cassé quoi que ce soit. Et puis, ils n'essayaient pas de sortir à droite ou à gauche... Ils étaient plutôt obéissants."* Aucun d'entre eux n'a enfreint les grands principes que leurs parents leur avaient inculqués. Ils se sont avérés d'autant plus sages que leur père, François, savait sévir quand une sanction s'imposait. *"Le reste du temps, il était plutôt cool"*, tempère Nicole.

C'est finalement dans un foyer familial soudé et serein que les dix enfants de Françoise et François ont pu grandir et façonner leur personnalité. La plupart d'entre eux ont hérité de leurs parents un goût pour les danses d'antan qu'ils ont pratiquées ou pratiquent encore au sein du Groupe folklorique de La Réunion, dirigé par Bernadette Ladauge. *"Jean-Noël fréquentait un des fils de Bernadette. C'est lui qui nous a tous entraînés dans son sillage"*, précise Nicole. Elle-même s'est initiée au quadrille, à la valse et à la scottish (*"une sorte de slow anglais"*, variante de la polka). À l'instar de sa fille Brigitte, elle continue à danser au sein de la troupe animée par Bernadette Ladauge tandis que deux de ses frères, Philippe et Jean-Noël (dit Tikaly, abréviation créole de *"petit Caliméro"*) y grattent l'un sa basse et l'autre sa guitare. Enfin, Natacha s'est transfor-

mée en une musicienne et chanteuse accomplie, capable de tirer le meilleur de nombreux instruments et... de sa voix !

Tous les enfants Tortillard ont parallèlement appris un métier : Nicole, aujourd'hui au chômage, a longtemps travaillé pour Alcatel ; Françoise est devenue comptable, tout comme Isabelle qui exerce, comme le faisait naguère son papa, à EDF. Philippe a également été embauché à EDF, en tant qu'agent. *"Isabelle et lui ont toujours rêvé d'intégrer cette entreprise. Isabelle y a effectué plusieurs stages avant d'y être engagée. Quant à Philippe, enfant déjà, il répétait qu'il voulait être "un homme au service des hommes", s'appropriant ainsi la devise chère à EDF, et escalader les poteaux électriques !"*, se souvient Nicole.

mée en une musicienne et chanteuse accomplie, capable de tirer le meilleur de nombreux instruments et... de sa voix !

Tous les enfants Tortillard ont parallèlement appris un métier : Nicole, aujourd'hui au chômage, a longtemps travaillé pour Alcatel ; Françoise est devenue comptable, tout comme Isabelle qui exerce, comme le faisait naguère son papa, à EDF. Philippe a également été embauché à EDF, en tant qu'agent. *"Isabelle et lui ont toujours rêvé d'intégrer cette entreprise. Isabelle y a effectué plusieurs stages avant d'y être engagée. Quant à Philippe, enfant déjà, il répétait qu'il voulait être "un homme au service des hommes", s'appropriant ainsi la devise chère à EDF, et escalader les poteaux électriques !"*, se souvient Nicole.

mée en une musicienne et chanteuse accomplie, capable de tirer le meilleur de nombreux instruments et... de sa voix !

Tous les enfants Tortillard ont parallèlement appris un métier : Nicole, aujourd'hui au chômage, a longtemps travaillé pour Alcatel ; Françoise est devenue comptable, tout comme Isabelle qui exerce, comme le faisait naguère son papa, à EDF. Philippe a également été embauché à EDF, en tant qu'agent. *"Isabelle et lui ont toujours rêvé d'intégrer cette entreprise. Isabelle y a effectué plusieurs stages avant d'y être engagée. Quant à Philippe, enfant déjà, il répétait qu'il voulait être "un homme au service des hommes", s'appropriant ainsi la devise chère à EDF, et escalader les poteaux électriques !"*, se souvient Nicole.

Monique gagne, de son côté, sa vie sur les marchés tandis que Jean-Noël s'est investi dans le domaine de la publicité et que Jimmy est employé dans une société immobilière. Bettina s'acquitte des fonctions de secrétaire-comptable pour une boulangerie réputée de l'île pendant que Natacha s'active au sein du service "ressources humaines" d'un grand opérateur de téléphonie, tout en préparant un BTS en alternance. Chantal, enfin, a assumé la responsabilité d'une boutique de vêtements à La Réunion, avant de partir en métropole, où elle ne travaille plus.

Tous ont fondé leur propre foyer et ont, au total, gratifié François et Françaiza de 17 petits-enfants et d'une arrière petite-fille ! Tous résident

Monique gagne, de son côté, sa vie sur les marchés tandis que Jean-Noël s'est investi dans le domaine de la publicité et que Jimmy est employé dans une société immobilière. Bettina s'acquitte des fonctions de secrétaire-comptable pour une boulangerie réputée de l'île pendant que Natacha s'active au sein du service "ressources humaines" d'un grand opérateur de téléphonie, tout en préparant un BTS en alternance. Chantal, enfin, a assumé la responsabilité d'une boutique de vêtements à La Réunion, avant de partir en métropole, où elle ne travaille plus.

Tous ont fondé leur propre foyer et ont, au total, gratifié François et Françaiza de 17 petits-enfants et d'une arrière petite-fille ! Tous résident

encore aujourd'hui à La Réunion, à l'exception de Chantal, qui s'est fixée près de Marseille.

Aucun d'entre eux n'a cependant vécu à La Saline où leurs parents se sont définitivement installés en 1991. Ce nouveau chapitre de leur histoire, François et Françaiza l'ont écrit à deux, comme aux premières heures de leur amour.

Un accident qui débouche sur un déménagement à La Saline

Cette nouvelle tranche de leur existence, c'est d'abord François qui en a rédigé les premières lignes. Rien pourtant ne l'y prédisposait. Mais le hasard et une rencontre l'y ont conduit.

Tout a débuté par un mini drame. En 1980, alors qu'il s'apprête, lors d'un chantier, à déposer une pièce dans un fossé de deux mètres cinquante, la traverse sur laquelle il se trouve cède sous son poids : après une belle chute, François atterrit au fond du trou. Il en est extirpé et reçoit des premiers soins chez un docteur du Port, qui se borne à lui

prescrire quelques cachets. *"Il m'a même promis que je n'aurais pas à attendre huit jours pour être parfaitement remis sur pieds !"* Véhiculé par un copain, il rentre donc à Saint-Denis. Mais, le lendemain matin, une mauvaise surprise l'attend : lorsqu'il se réveille, il constate que son ventre est boursoufflé au niveau de ses côtes. Plutôt que de souffrir en silence, il préfère requérir l'avis d'un autre médecin... qui l'arrête quarante jours !

Autant dire que le diagnostic s'avère cette fois plus sérieux : François a plusieurs côtes cassées. *"Le docteur que je venais consulter a téléphoné au docteur du Port qui m'avait ausculté la veille. Et je les ai entendus se disputer"*, se rappelle-t-il.

Après s'être astreint à quarante jours de repos, François effectue une visite de contrôle au Centre Hospitalier Départemental (CHD) de Bellepierre. Patatras ! On l'informe que si ses côtes cassées sont en train de se ressouder, il n'en a pas pour autant fini avec l'hôpital : il va être placé sous surveillance médicale car des analyses ont révélé qu'il était atteint de tuberculose ! Le voilà contraint à au moins trois mois de traitement durant lesquels il ne pourra pas retourner travailler.

"Mais, relate François, lorsque le chef de service est passé et qu'il a vu mon dossier, il m'a envoyé faire une radio... qui a démontré que je n'avais pas la tuberculose !" Fin du cauchemar, mais pas de son hospitalisation ! "Comme ils avaient déjà adressé mes papiers à la Sécurité

Après s'être astreint à quarante jours de repos, François effectue une visite de contrôle au Centre Hospitalier Départemental (CHD) de Bellepierre. Patatras ! On l'informe que si ses côtes cassées sont en train de se ressouder, il n'en a pas pour autant fini avec l'hôpital : il va être placé sous surveillance médicale car des analyses ont révélé qu'il était atteint de tuberculose ! Le voilà contraint à au moins trois mois de traitement durant lesquels il ne pourra pas retourner travailler.

"Mais, relate François, lorsque le chef de service est passé et qu'il a vu mon dossier, il m'a envoyé faire une radio... qui a démontré que je n'avais pas la tuberculose !" Fin du cauchemar, mais pas de son hospitalisation ! "Comme ils avaient déjà adressé mes papiers à la Sécurité

Sociale, je crois qu'ils ont été forcés de me garder." Toujours est-il que François reste trois mois au CHD, en y bénéficiant cependant d'un régime spécial : tous les week-ends, il est autorisé à rentrer chez lui. Ce qui soulage Françaiza, car François n'est pas un "hospitalisé" facile. *"Il refusait de manger la nourriture servie par le CHD, dévoile Françaiza. Du coup, je devais lui apporter ces repas trois fois par jour."* Une charge dont elle s'acquittera en sus de ses activités normales et qu'elle ne reproche pas, même aujourd'hui, à son cher époux.

Il est vrai que, de son côté, François multiplie les efforts : *"je buvais beaucoup trop"*, avoue-t-il. Du jour au lendemain, il décide de ne plus avaler une goutte d'alcool, une bonne résolution à laquelle il n'a plus depuis jamais dérogé. C'est également sur

son lit d'hôpital qu'il prend conscience d'un autre de ses travers : il fume trois paquets par jour et il réalise que la cigarette risque fort de le tuer ou, tout au moins, de nuire à son état de santé ! Il envisage donc aussi de ne plus toucher au tabac. Ce défi, il le relèvera avec succès quelques années plus tard, en 1989, et en faisant uniquement appel à sa propre volonté.

En 1980, cloué sur son lit d'hôpital, François trouve donc le temps de réfléchir. Il en profite aussi nouer des liens cordiaux avec le patient qui partage sa chambre. *"On a fait camarades et, plus tard, il m'a invité à venir le visiter là où il habitait : à Trois Bassins."* De conversation en conversation, les deux nouveaux amis forment un projet : pourquoi François, qui ayant perdu sa mère en 1981 a moins de

raisons de rester à Saint-Denis, ne prendrait-il pas sa retraite dans les hauts de Saint-Paul ? Voilà qui ne déplairait de toute façon pas à Françaiza qui, depuis toujours, apprécie beaucoup plus les hauts que les bas de l'île. Aux plages, elle préfère en effet la fraîcheur des montagnes et cite sans hésiter son but d'excursion fétiche dans l'île : Cilaos.

C'est donc sans trop tergiverser que François et Françaiza consentent à ce que leur ami providentiel parte en quête d'un terrain pour eux. Qu'ils achètent en 1984 : *"il y avait une vieille case dessus, que nous avons fait démolir, pour la remplacer par une maison Bourbon Bois que nous avons fait bâtir."* Cette jolie villa, entourée d'un jardin fruitier, qui est désormais la leur, a été terminée à la fin des années 80. *"Mais nous l'avons laissée fermée, jusqu'à ce*

que nous venions nous y installer en 1991", détail
François.

que nous venions nous y installer en 1991", détaille
François.

Une longue maladie

Il faut dire que, tandis qu'ils planifiaient leur déménagement, François et Françaiza ont traversé des heures très éprouvantes. En 1986, en effet, Françaiza tombe gravement malade. Elle, qui a déjà été opérée en 1966 pour cause d'appendicite, va alors accumuler les séjours à l'hôpital.

Elle est tout d'abord immobilisée dix-sept jours à la clinique de Sainte-Clotilde car on doit lui enlever la vésicule biliaire. Malgré cette intervention, son état empire dans les mois qui suivent. Entre 1987 et 1994, elle subit sept ou huit opérations. *"J'ai eu des problèmes à l'utérus, au ventre"*, explique-t-elle. Très affaiblie, elle souffre régulièrement

d'accès de fièvre. *"Il y a eu des instants où j'étais si désespérée que je n'avais plus envie de vivre."* Heureusement, François et leurs enfants la soutiennent. *"Ils venaient me voir tous les soirs lorsque j'étais hospitalisée. Et quand j'avouais à François que j'en avais marre, il m'encourageait en me répétant : ça va aller mieux bientôt. Lui et les enfants ont été ma consolation pendant ces temps difficiles."*

Françaiza s'appuie alors aussi beaucoup sur sa foi. *"Je priais tout le temps, ce qui fait que certains infirmiers et médecins croyaient que j'étais une religieuse"*, remarque-t-elle, l'œil malicieux. Elle sollicite aussi un prêtre qui officie à la clinique de Sainte-Clotilde : il lui donne la communion tous les dimanches et l'incite à tenir bon.

Quant à François, il n'en mène pas large, tant il craint pour la vie de son épouse. *"Il y a un moment où j'ai vraiment eu très peur, confie-t-il, quand, au cours d'une intervention à la clinique de Sainte-Clotilde, le chirurgien a oublié un pansement dans son ventre."* Cette erreur, Françaiza la paie d'une infection et n'échappe pas à un nouveau passage en bloc opératoire, à la clinique du Port cette fois. *"Un autre chirurgien a pu récupérer ce bout de pansement et stopper l'infection."*

Depuis 1997 et une dernière intervention au Port, l'état de Françaiza s'est stabilisé. Ce qui ne l'empêche de continuer à se plaindre de temps à autre de son ventre et d'avoir à endurer de nombreux soucis intestinaux. Elle s'en est cependant

plutôt bien sortie et peut aujourd'hui évoquer cette tranche de son existence, en y associant des points positifs : l'amour qui l'unit à François s'est encore un peu plus renforcé durant cette période. *"Tout cela nous a rapprochés"*, affirment-ils de concert.

Et François de conclure : *"quand elle a été enfin guérie, j'ai été soulagé. Même si elle n'a plus depuis une très bonne santé."* Diabétique, Françaiza doit aujourd'hui se soumettre à un traitement quasi-permanent et se protéger. Elle peut heureusement compter sur l'aide de son époux, qui lui témoigne ses sentiments par de nombreuses attentions. Ainsi, est-ce parce qu'elle l'en priait, qu'il s'est, dans les années 80, résolu à tenter de décrocher son permis de conduire.

Le permis à 54 ans...

Et vive la retraite !

A plus de cinquante ans, François s'est donc astreint tout d'abord à potasser les subtilités du code de la route durant de longs mois. *"J'ai pris des cours avec une monitrice, une voisine, qui a fait durer tout ça pendant au moins un an. J'ai insisté et, un mardi, elle m'a enfin emmené jusqu'à Château Morange. Là, un inspecteur m'a interrogé sur des images."* François ne maîtrise en effet pas suffisamment bien le français pour pouvoir passer un examen classique. Grâce à ces dispositions spéciales, il franchit une première étape. Ne lui reste plus qu'à confirmer sa performance en pratique, derrière un volant.

Le permis à 54 ans...

Et vive la retraite !

À plus de cinquante ans, François s'est donc astreint tout d'abord à potasser les subtilités du code de la route durant de longs mois. *"J'ai pris des cours avec une monitrice, une voisine, qui a fait durer tout ça pendant au moins un an. J'ai insisté et, un mardi, elle m'a enfin emmené jusqu'à Château Morange. Là, un inspecteur m'a interrogé sur des images."* François ne maîtrise en effet pas suffisamment bien le français pour pouvoir passer un examen classique. Grâce à ces dispositions spéciales, il franchit une première étape. Ne lui reste plus qu'à confirmer sa performance en pratique, derrière un volant.

Il s'adresse à la même monitrice. *"Mais, elle a encore fait traîner les choses, pendant au moins deux ans"*. Finalement, poussé par Françaiza, François décide de frapper à la porte d'une autre auto-école. *"La première fois que mon nouveau moniteur m'a confié le volant, je suis monté dans sa voiture, j'ai réglé mon rétroviseur, vérifié que j'étais au point mort, puis démarré. Si bien qu'il s'est exclamé : mais, vous savez conduire !"* Quatre leçons suffisent alors à François qui, le 23 janvier 1986, se voit, du premier coup, attribuer le fameux papier rose. Il a alors presque cinquante-quatre ans !

Ce permis de conduire métamorphose sa vie et celle de son épouse. Tous deux achètent leur première voiture, une Toyota, qu'ils s'empressent de

rentabiliser. *"Tous les enfants avaient déjà le permis, remarque François. Et lorsque Françaiza désirait sortir le dimanche, nous étions obligés de demander à l'un ou à l'autre de nous accompagner. Mais parfois aucun d'entre eux ne pouvait se libérer. C'est ce qui m'a motivé et décidé à prendre des cours."*

"Avant, il buvait trop. Je ne voulais pas qu'il touche à un volant", ajoute Françaiza. Pendant longtemps, elle et François s'étaient contentés de mobylettes pour effectuer leurs plus longs trajets. *"Chacun de nous avait la sienne !,* reprend François. *Moi, à une époque, j'allais travailler avec au Port. Mais la route n'était pas aussi belle qu'elle l'est aujourd'hui. Il n'y avait que deux voies et on risquait à tout moment de se faire heurter par une*

voiture. Un jour, en 1977, une voiture m'a tamponné et j'ai carrément basculé de l'autre côté de la glissière de sécurité. Le conducteur en faute s'est enfui, mais les gendarmes l'ont rattrapé sous le tunnel ! Quant à moi, le lendemain et tous les jours qui ont suivi, j'ai préféré prendre le car pour me rendre au Port. Je n'ai plus utilisé ma mobylette que pour des déplacements dans les alentours de Saint-Denis !"

En juin 1987, soit quelques mois après avoir obtenu son permis, François "gagne" une retraite méritée. Sa carrière à EER puis à EDF a été couronnée par moult médailles du travail. La première d'entre elles lui a été décernée en 1966 pour le remercier de vingt ans de bons et loyaux services – quatre ans à la commune de Saint-Denis, puis seize

ans à EER – au cours d'une cérémonie, organisée dans un grand hôtel de La Montagne.

"Il y avait tous les chefs et les agents récompensés : ceux d'EER, mais aussi ceux de Bourbon-Lumière (société qui gérait les abonnés raccordés au réseau électrique à Saint-Denis), se remémore-t-il. Seulement, autant le personnel d'EER avait droit avec sa médaille à une petite enveloppe, contenant, si je me souviens bien, 5000 FCFA, autant ceux de Bourbon-Lumière n'avaient droit à rien. Ils n'ont d'ailleurs pas du tout été contents et l'ont fait, par la suite, comprendre à leur directeur !"

S'il exhibe avec autant de joie ses médailles, c'est que François a aimé transpirer pour EER, puis pour EDF. *"Aller travailler, c'était ma passion. Ça*

me manque depuis que je suis à la retraite. Mais, bon, je constate que là-bas, les mentalités ont changé. À l'époque, on pouvait entrer dans l'usine comme on le voulait, emprunter des outils... Aujourd'hui, tout est sécurisé, barricadé. Au début, après avoir pris ma retraite, j'y retournais de temps en temps, pour discuter avec les copains, voir ce qu'il s'y passait. Mais, depuis, j'ai arrêté."

Trois à quatre fois par an, il persiste cependant à se réunir avec d'autres retraités qui ont connu les mêmes temps que lui : chacun livre aux autres ses dernières nouvelles ; chefs et employés se retrouvent. *"Tout le monde se connaît."* Et il n'est pas rare qu'au milieu de cette assemblée, une voix tonne : *"vous avez vu Tortillard ? Où est-il ?"*

François conserve parmi ses anciens collègues de "*vrais amis*". Mais il se soucie dorénavant beaucoup moins d'EDF que de Françaiza et de leur bien-être à La Saline, où tous deux vivent une retraite sans temps mort.

Une vie de retraités actifs

Le village de La Saline-les-hauts, François et Françoise l'ont vu évoluer et se moderniser.

Lorsqu'ils s'y sont vraiment installés, en 1991, l'eau était coupée une semaine sur deux ! *"La semaine où il n'y avait pas d'eau au robinet, nous étions ravitaillés par des camions citerne de la mairie. Seulement, on prenait moins de douches !"*

En outre, au début des années 90, les commerces du village se résumaient à quelques "boutiques chinoises" et une boulangerie. La station-service et le supermarché Champion n'ont été érigés que plus tard. *"C'était beaucoup moins construit, commen-*

tent François et Françaiza. *En lieu et place des maisons, il y avait des champs de cannes à sucre.*"

Au début, lorsqu'elle est arrivée à La Saline, Françaiza ne s'y sentait pas très bien. *"J'étais déboussolée ici, alors, tous les jours, je descendais à Saint-Denis."* Pour François, l'adaptation se révéla moins ardue. Heureux de s'être rapproché de son camarade d'hôpital, il n'hésita pas à très rapidement fréquenter assidûment la boutique et son PMU. Françaiza éprouva plus de difficultés à lier des connaissances. *"Il faut du temps, insiste-t-elle. Ici, les gens ne sortent pas beaucoup de chez eux. Chacun reste chez soi."*

En 2000, elle a heureusement très sensiblement accru sa vie sociale, en s'inscrivant au club du

troisième âge "Célimène". *"J'ai pu sympathiser avec beaucoup plus de personnes."* Avec le club, Françaiza et François écument les pistes de danse. *"On participe à des thés dansants le dimanche, notamment dans le Sud de l'île, à Langevin, au Tévelave ou à Vincendo. On danse de tout, parfois toute la journée, de neuf heures à seize heures en s'arrêtant à peine pour déjeuner !"*

Parce qu'ils exécutent avec brio les cinq figures du quadrille et enchaînent sans faillir pas de valse – leur danse préférée – ou de séga, ils sont régulièrement placés sur le devant de la scène lorsque les danseurs du Club se produisent devant un public. Lui arborant un superbe costume, elle portant un beau chapeau, ils virevoltent sans jamais se lasser. Ainsi se sont-ils faits applaudir à Mafate, à

Saint-Paul, lors de la fête Coco, dans des maisons de retraites ou encore, dernièrement, au cours des noces d'or d'un couple qui fêtait ses cinquante ans de mariage !

Avec d'autres adhérents du club "Célimène", François et Françaiza se baladent aussi tout autour de l'île. Et quand aucune sortie n'est prévue, ils organisent leurs propres itinéraires de découvertes. François ne rechigne jamais à s'asseoir derrière le volant – tous les matins, il va même chercher son pain en voiture, tant il aime conduire ! Il véhicule Françaiza là où elle le souhaite : danser du côté de Saint-Benoit, dans la grande salle du Pont Payet, où ils rencontrent de "*vieux amis*", en excursion dans le Sud sauvage, vers Saint-Joseph et Saint-Philippe, ou à La Plaine et, bien entendu, sur les routes si-

nueuses de Cilaos ! Du cirque, ils s'amuse à téléphoner à leurs enfants pour leur lancer : "*Devienez où nous sommes ?*"

Cela les enchante d'explorer leur île, mais aussi le monde. Chaque année, ils séjournent en métropole chez leur fille Chantal et, de là, rayonnent parfois dans le Sud de la France et de l'Europe : ils ont ainsi déjà visité le Midi, l'Italie, l'Espagne et Andorre.

Ils veulent en profiter tant qu'ils jouissent d'une assez bonne santé, et sans omettre de remercier Dieu de leur accorder ces moments d'enchantement. Très croyants, François et Françoise ne ratent jamais la messe du dimanche et s'imposent un carême assez sévère.

Evidemment, ils consacrent aussi beaucoup de temps à embellir et entretenir leur nid douillet. Françaiza astique l'intérieur, tandis que François nettoie leur cour. Et puis, ils se gâtent ; lui en l'escortant en promenade et elle, en lui concoctant de bons petits plats.

Véritable cordon bleu, elle réussit particulièrement bien le biani, dont elle dévoile la recette (compliquée) à l'intention de ses enfants et petits-enfants. Question ingrédients, pour environ six personnes, il faut :

- une livre de lentilles
- une livre de riz
- un poulet d'1 kg
- 1 livre de pommes de terres

- 4 œufs
- une belle tête d'ail
- 3 gros oignons
- 4 à 5 clous de girofle
- une cuillère à soupe de cardamome
- du poivre, du sel, un peu d'huile, du cotomilé sec en grains

Préparer un briani savoureux, à la mode de Françaiza, prend du temps. Mais quel délice au final ! Il s'agit, dans l'ordre et sans sauter d'étapes :

- de faire cuire les lentilles
- de faire frire les pommes de terre dans un peu d'huile
- de faire cuire les œufs jusqu'à ce qu'ils deviennent durs, puis de les écaler et de les faire revenir dans de l'huile chaude

- de découper le poulet, d'en frire les morceaux et, ensuite, de les faire macérer dans la cardamome durant une nuit au minimum.

Le lendemain, matin, vous mélangerez dans une grande marmite le poulet macéré, les pommes de terre, l'ail coupé en morceaux, le cotomilé, les oignons émincés, les clous de girofle, le piment, le poivre, le sel. Rajoutez par-dessus les lentilles, les œufs, puis la livre de riz préalablement cuite. Faites mijoter le tout à feu doux pendant encore une heure. Servez en accompagnant ce plat de riz blanc et régalez-vous !

Vous songerez ainsi à Françaiza et à François. Eux n'ont de toute façon pas fini de se chouchouter et de se délecter de nouveaux horizons. Pas ques-

tion de se laisser aller à l'ennui ! La retraite, pour eux, n'est pas synonyme d'inactivité. Tous deux veillent à leur apparence. Ainsi, Françaiza soigne-t-elle ses tenues et se rend-t-elle chez son coiffeur tous les samedis. Elle se fait belle, pour elle, mais aussi pour François

Il y a quatre ans, en 2002, elle a séduit non seulement son mari, mais aussi tout un jury. Elle avait en effet été choisie par le Club "Célimène" pour le représenter lors de l'élection de Mamie Belle, orchestrée à l'occasion de la fête du safran à Saint-Joseph. À l'instar de 26 autres grands-mères, venues de toute La Réunion, et sélectionnées chacune par un club de troisième âge, elle a défilé sur un podium.

"Nous nous sommes toutes habillées dans les coulisses. J'ai enfilé une robe de satin crème. Puis, nous avons été appelées chacune à notre tour, par notre numéro. Moi, je portais le numéro 23. Je me suis avancée sur la scène, au son d'une marche. Puis, nous nous sommes toutes alignées en rang et le jury a pris sa décision. Ils ont élu la plus âgée d'entre nous et, moi, j'ai été nommée première dauphine !"

Dans le public, François, ému, admirait sa femme en l'applaudissant à tout rompre. Et c'est fièrement qu'aujourd'hui, il désigne la coupe, trônant sur leur poste de télévision, qui atteste de son triomphe ce jour-là.

Des joies, ils espèrent bien en engranger beaucoup, grâce à leur amour, mais aussi à leurs enfants, à leurs petits-enfants et à leur arrière-petite-fille. Tous deux s'affirment ravis à l'idée de finir leurs jours à La Saline. Dans ce village des hauts de Saint-Paul, ils ont trouvé une certaine qualité de vie qui leur manquait à Saint-Denis : une douceur tranquille, que ne viennent pas perturber pétarades de moteur et klaxons, une fraîcheur qui leur convient mieux que la chaleur des bas, un peu plus de silence... Ce qui ne les empêche pas de régulièrement se rendre dans le chef-lieu pour faire leurs courses ou voir un de leurs enfants.

Alors que s'écrivent les dernières lignes de leur récit, ils pensent surtout à organiser la célébration de leurs Noces d'or, avec faste, et surtout entourés

de leurs enfants, petits-enfants et arrière-petite-fille, de leurs proches et de leurs amis. Le 13 mai 2006, avant de convier leurs hôtes à une soirée dansante, bien évidemment, au Village Vacances EDF de Saint-Gilles-les-Bains, ils se rediront "*oui*" lors d'une "*bénédiction nuptiale*" en l'église Conversion de Saint-Paul. Sur le faire-part qu'ils ont adressé à leurs invités, ils ont mis en exergue cette phrase : "*T'aimer encore et toujours, c'est la promesse que je te fais, et c'est pour la vie que je te dis oui.*" Un "*oui*" pour le meilleur, comme on ne peut que le leur souhaiter.

Achevé d'imprimer le 25 avril 2006
par les Editions Scripta – Resmarec – 22170 Lanrodec
n° imprimeur : 0632